

URBANITÉS ENCHANTÉES

→ nantes
ensa
architecture

AFRO CITY

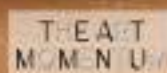
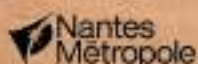
EXPOSITION
PERFORMANCE
CONFÉRENCES

LES FEMMES DANS
LES VILLES AFRICAINES

DU 15 JUILLET
AU 2 OCTOBRE 2021

GALERIE LOIRE

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE
D'ARCHITECTURE DE NANTES



AFROCITY

URBANITÉS ENCHANTÉES

Exposition, performance, conférence, projection
15 juillet - 2 octobre 2021
Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes

Commissariat d'exposition / Rossila Goussanou, Cindy Olohou (Wasanii Ya Leo)

Comité scientifique / Estelle Onema, Fanta Diawara-Sow, Christian Dautel

Coordination / Christian Dautel, Hélène Le Bon

Scénographie / Manon Allard, Zoé Calvat, Ophélie Herdzik, Imen Merdassi, Charline Thierry

Support communication / Marjorie Renaut, Camille Boisseau

Aide au graphisme / Gatien Plaçais, Ana Sonderéguer

Crédits photographiques affiches / Mathieu Guignon

Un grand merci à / Patrick Mande, Marcel Sevilla, Alexis Paszkowski, Jean-Marie Beslou, Bureau de (H)ANDS, Marie-Françoise Pasquet, Yasmina Echair, Paloma Girard, Estelle Lécuyer, Louison Brault, Léna Gex Fabry, Marion Guy-Miazga, Antoine Pellerin, Raphaël Soulier, Georges-Albert Kisfaludi

Avec :

Mabeye Deme (Sénégal), Danièle Diwouta-Kotto (Cameroun), Jean-Baptiste Joire (France), Katia Kameli (France/Algérie), Keyezua (Angola), Milka Mbunga Kongi (Belgique/RDC), Joseph Obanubi (Nigeria), Wura-Natasha Ogunji (USA/Nigeria), Selly Rabi Kane (Sénégal), Hector Sonon (Bénin), Ina Thiam (Sénégal), Guy Tillim (Afrique du Sud), Theresa Traore Dahlberg (Suède), Cléopée Moser (France), Womenability (France), Charlotte Yonga (France/Cameroun), Zeinixx (Sénégal).





PRÉFACE

Du 15 juillet au 2 octobre 2021, l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes accueille une série de manifestations culturelles et scientifiques (exposition, performance inaugurale, conférences, projections) interrogeant la place des femmes dans la fabrique de la ville en Afrique.

Ce temps fort, intitulé « Afrocity, urbanités enchantées », pose un regard sur l'Afrique contemporaine et dessine une représentation actualisée des villes qui la composent. Ces manifestations culturelles et artistiques, dialoguant avec les enjeux pédagogiques relatifs à la formation de futur.e.s architectes, s'ouvrent plus globalement au grand public curieux de découvrir un portrait contemporain du rapport des femmes aux villes africaines.

Ce groupe d'actrices, souvent cantonnées aux rôles de spectatrices ou de subordonnées, investit l'espace public pour faire avancer et reconnaître leurs droits. Cette exposition souhaite rendre compte du travail et des revendications des femmes dans les différentes zones du continent. Installée dans la Galerie Loire, l'exposition privilégie le numérique et la photographie pour offrir un panorama des dynamiques urbaines engendrées et portées par les femmes.

EDITORIAL

Afrocity, Urbanités enchantées rend visible la participation des femmes africaines à la « fabrique de la ville ». Sur plusieurs points, les manifestations artistiques et culturelles organisées à l'école d'architecture de Nantes autour d'Afrocity résonnent avec la saison *Africa 2020*.

Entrepreneuses et parfois déroutantes, démiurges et souvent dans la débrouille, ces femmes s'engagent dans un féminisme à l'africaine - qui ne se revendique pas comme tel - peut-être au départ sous l'impulsion d'expériences individuelles, et amplifient des actions initiées par de nombreuses femmes : artistes, architectes, urbanistes, militantes, politiques,... Ce croisement des voix, des milieux et des sphères, évoque le jeu d'acteurs complexe qui dessine la fabrique de la vie et de la ville africaine, l'une et l'autre en perpétuel chantier. In fine, les actes présentés, obéissant parfois à des logiques de désobéissance et d'insubordination, posent la question de **la citoyenneté et de l'engagement politique** (axe 5), en faveur d'un « en-commun » où les lignes de force s'atténuent.

Donner lieu et place aux vécus et à leurs luttes, aux combats et aux valeurs défendues, c'est nourrir d'autres imaginaires et proposer des récits alternatifs aux schémas stéréotypés et datés - assignant trop souvent la femme

à la simple figure maternelle ou à la seule position de subalterne. Il s'agit de **raconter, documenter et illustrer une histoire présente** pour que demain, l'apport de femmes à la construction de ce continent ne soit plus ignoré (axe 3).

La valorisation de ces nouveaux chronotopes ne peut être valide seulement s'ils sont d'abord énoncés par leurs principaux protagonistes. L'objectif est donc de donner la parole à celles qui font la ville et son quotidien. Les supports choisis, principalement numériques, et les événements venant ponctuer le projet (performances artistiques, soirées-débats, visites guidées) s'appuient sur le phénomène d'**oralité augmentée** (axe 1) et cherchent à prendre le contre-pied d'un processus de récupération de la parole.

Par ailleurs, cette manifestation s'appuie sur la production de femmes africaines, mais fait également appel aux associations locales regroupant des membres de la diaspora noire.

Loin d'une approche binaire, l'exposition présente des actions et des dynamiques mises en place pour ériger la ville de demain. À l'heure de MeToo et d'une redéfinition de "ce qu'est être femme aujourd'hui", Afrocity se veut une porte ouverte sur la ville où les femmes africaines, et toute personne se revendiquant comme telle, peuvent prendre part à la construction d'un avenir plus inclusif.

ELLES MUENT

Performance inaugurale inédite pour *Afrocity*



MILKA MBUNGA KONGI ET CLÉOPHÉE MOSER.
ELLES MUENT
 INSTALLATION ET PERFORMANCE
 CRÉATION SONORE : DURUSU DJ
 2021

Avec la participation de Hoàng Lê, Junior Barona, Mour Fall et le soutien de l'Agence Wasanii Ya Leo.

Cette pièce traite de l'actualité et de l'avenir des corps féminins dans les villes-capitales en construction. La performance est à la fois un hommage aux gestes des femmes et à leur rôle dans la fabrique de la ville, et une critique des conditions dans lesquelles ces dernières évoluent. Rassemblant les expériences politiques et sensibles vécues par les deux artistes réunies au fil de leurs parcours et des différentes villes qu'elles ont habité, cette pièce croise leurs regards, leurs impressions intimes, leurs discours critiques et leurs horizons imaginaires. Dans un paysage délocalisé d'urbanité en chantier, Milka Kongi et Cléophee Moser interrogent les relations de pouvoir des corps sur l'environnement, de l'environnement sur les corps et des corps entre eux. L'installation qui comprend un dispositif sonore, visuel et olfactif est partie prenante de l'action, le décor et ses composantes provoquant chez les artistes la traversées de plusieurs états, de plusieurs transformations, jusqu'à fusionner avec le cadre et le vivifier, ensemble.

Cléophee Moser

Née en 1988 à Kinshasa dans le quartier Beaumarchais, Milka Mbunga Kongi, AKA Zoulou Choco, est plasticienne performeuse et activiste résidant à Bruxelles où elle s'est faite connaître comme artiste dans le monde de la nuit et dans le milieu de la performance engagée. Après une enfance en République Démocratique du Congo, elle quitte Kinshasa à l'âge de huit ans pour poursuivre ses études en France, à Paris. Elle fugue à Bruxelles à 16 ans où elle commence une formation en art à Sainte Marie et travaille dans le milieu de la restauration. Elle réalise ses premières performances pour la nuit Bruxelloise en tant que DJ et se positionne en tant qu'activiste militante contre les discriminations racistes, sexistes et homophobiques.



Née à Vitry en 1992 en région parisienne, Cléophee Moser est artiste performeuse, vidéaste elle vit actuellement à Dakar où elle travaille sur la thématique du brutalisme. Initiée par des mentors tels que Sylvie Blocher, Hervé Yamguen et Eddy Eketé, elle inscrit sa pratique dans une démarche qui interroge sans cesse les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans le tissage relationnel et le rôle des images dans la fabrique de ces derniers. Sa pratique étudie les rapports entre architectures, biopouvoirs et imaginaires en expérimentant les villes par le béton, les mobilités et les chantiers. Elle travaille avec des artistes collaborateur.rices engagés dans l'écologie, traitant de relations d'affects et d'incorporation entre corps, forces naturelles, matières et mémoires en résistance, face à la violence du capitalocène.



URBANITÉS EN CHANTIER

Sauvages, exotiques, nourricières, soumises ou au contraire autoritaires, chaotiques, hostiles,... Autant de qualificatifs appliqués aux femmes comme aux villes africaines et qui, dans chacun des cas, renvoient davantage à des projections qu'à une quelconque réalité. Des projections qui sont interrogées dans l'exposition "Afrocity, Urbanités enchantées" afin de peindre les villes et les femmes qui les pensent, les construisent et les font vivre.

La programmation annoncée pose un regard sur l'Afrique (les Afriques diront certains) et dessine une représentation actualisée des villes qui la composent, elles-mêmes souvent décrites comme spontanées, informelles ou « en crise ». Cette vision extérieure occulte l'existence d'actions, de productions, de réinventions, de transformations qui animent la ville africaine contemporaine. Au cœur de la persistance ou de l'émergence de ces dynamiques, la participation des femmes - et de toutes personnes se revendiquant comme telle - est souvent minorée ou méconnue. En braquant la focale sur cette « minorité » sociale, les réflexions menées sur différentes aires culturelles et géographiques souhaitent rendre visibles leurs apports dans la réalisation d'un Afrotopos, d'une « Afrique du possible qui n'est pas encore réalisée, mais qui va advenir », nous dit Felwine Sarr. Aborder les dynamiques et les « arts de faire » la ville par le prisme de l'urbain, c'est finalement sonder plus globalement les notions de territorialité, de mobilité, de citoyenneté et de féminité sur ce continent pluriel et hétéroclite.

Ce tour d'horizon de l'empowerment des femmes africaines dresse un portrait des villes africaines d'aujourd'hui et suscite des aspirations pour imaginer celles de demain. Pour offrir un panorama des dynamiques urbaines africaines engendrées et portées par les femmes, cette exposition privilégie le support vidéo. Cet outil est aujourd'hui très utilisé sur le continent pour donner un nouveau visage et une voix à ce (et celles) qui compose(nt) l'Afrique urbaine. L'image animée, ici présente sous forme de courts-métrages, de performances filmées ou de portraits, rend compte des ambiances, des sonorités, des textures des villes africaines, mais également des cris de triomphe, des luttes passionnées et des expressions de colère qui animent les engagements des femmes. Des photographies, des caricatures et des montages numériques sont également exposés afin de présenter l'éventail d'actions, collectives et individuelles, entreprises par les Africaines pour revendiquer un « droit à la ville ».

Sans cesse en mutation, les villes africaines sont des urbanités en chantier et reflètent des identités multiples et complexes. « En chantier », dans cette exposition, est certes un clin d'œil au vocabulaire de la construction urbaine, mais est aussi synonyme de mutation, d'accumulation, d'assemblage. Le parcours de visite met d'ailleurs en avant, par un jeu de matérialité, de traitement du sol et d'agencement scénographique, le caractère "en chantier" et "d'enchantement" des villes africaines contemporaines.

ENCHANTED URBANITIES

Wild, exotic, nurturing, submissive or, on the contrary, authoritarian, chaotic, hostile, so many adjectives applied to women as well as to African cities and which, in each case, refer more to projections than to any reality. Projections that are questioned in the exhibition "Afrocity, Urbanités enchantées" before wanting to paint the cities and the women who think them, build them, and make them live.

The announced program looks at Africa (some would say the Africas) and draws an updated representation of the cities that make it up, themselves often described as spontaneous, informal or "in crisis". This external vision obscures the existence of actions, productions, reinventions, and transformations that animate the contemporary African city. At the heart of the persistence or emergence of these dynamics, the participation of women - and of all people claiming to be women - is often underestimated or ignored. By focusing on this social "minority", the reflections carried out in different cultural and geographical areas wish to make visible their contribution to the realization of an Afrotopos, of an "Africa of the possible that is not yet realized, but that is going to happen", says Felwine Sarr. Approaching the dynamics and the "arts of making" the city through the prism of the urban is finally to probe more globally the notions of territoriality, mobility, citizenship, and femininity on this plural and heterogeneous continent.

This overview of the empowerment of African women paints a portrait of African cities today and aspirations for imagining those of tomorrow. To offer a panorama of African urban dynamics generated and carried by women, this exhibition favors the video medium. This tool is, now widely used on the continent to give a new face and a voice to those who make up urban Africa. The animated image, presented here in the form of short films, filmed performances, or portraits, gives an account of the atmosphere, the sounds, the textures of African cities, but also of the cries of triumph, the passionate struggles and the expressions of anger that animate the commitments of women. Photographs, cartoons and digital montages are also on display to show the range of actions, collective and individual, undertaken by African women to claim a "right to the city."

Constantly changing, African cities are urbanities under construction and reflect multiple and complex identities. In this exhibition, "under construction" is certainly a nod to the vocabulary of urban construction, but it is also synonymous with mutation, accumulation, and assembly. The visit highlights, through a play of materiality, treatment of the ground and scenographic arrangement, the character "in construction" and "enchantment" of contemporary African cities.



KEYEZUA
SÉRIE FLOATING NIGHTMARE
 PHOTOGRAPHIE, TIRAGE
 DURST LAMBDA
 84 X 126 CM
 2018

Lola Keyezua (1988) lives and works in Luanda, Angola. As multidisciplinary artist, she takes the opposite view of the fixed representations of African culture. Graduate of the Royal Academy of Arts in The Hague and committed artist, Keyezua believes in art as a means of combating the stereotypes associated with the African continent. As contemporary storyteller, she uses a disorienting aesthetic inspired by surrealism to deconstruct clichés and imaginings.

In 2018, she produced Floating Nightmare, a dystopian series on migration and dehumanization. In this photograph, a woman dressed in a navy-blue dress stares at the viewer through an upturned basket. She remains dignified and proud under this suffocating symbolic cage. The work questions the status of women and the relative liberation of African women, who are still too often confined to an exotic and reductive vision.

Lola Keyezua (1988) vit et travaille à Luanda (Angola). Artiste pluridisciplinaire, elle prend le contrepied des représentations figées de la culture africaine. Artiste engagée et diplômée de la Royal Academy of Arts de La Haye, Keyezua croit en l'art comme moyen de lutter contre les stéréotypes associés au continent africain. Conteuse contemporaine, elle utilise une esthétique déroutante s'inspirant du surréalisme pour déconstruire les clichés et les imaginaires.

En 2018, elle réalise Floating Nightmare, une série dystopique sur les migrations et la déshumanisation. Dans cette photographie, une femme vêtue d'une robe bleue marine fixe le spectateur à travers un panier retourné. Elle reste digne et fière sous cette étouffante cage symbolique. L'œuvre interroge sur la condition féminine et sur la toute relative libération de la femme africaine, encore aujourd'hui enfermée dans une vision trop souvent exotique et réductrice.



HECTOR SONON
CITY GIRLS
 85 X 62 CM
 DESSIN
 2021

Hector Sonon (1970) is a Beninese cartoonist and caricaturist. He began his career in 1987 as a press cartoonist, while Benin was in the midst of a dictatorial regime, before expanding his practice to include comics and illustration. He uses his drawings to take a critical look at the society that surrounds him, sometimes with mockery, sometimes with annoyance, but always with humor.

Through his works "Girl's city" and "Nana Benz", specially drawn for the exhibition Afrocity, Hector Sonon pays tribute to the presence of African women of yesterday and today. Between the famous "Nana Benz" of Togo (traders who made their fortune with the sale of wax fabric and driving a Mercedes) in the 1990s and the entrepreneurial and liberated women of today, the visibility of women in cities is no longer to be demonstrated.

Hector Sonon (1970) est un dessinateur et caricaturiste béninois. Il commence en 1987 sa carrière en tant que dessinateur de presse, alors que le Bénin est en plein régime dictatorial, avant d'élargir sa pratique à la bande dessinée et à l'illustration. Il se sert de ses dessins pour poser un regard critique sur la société qui l'entoure, parfois avec raillerie, parfois avec agacement, avec mais toujours avec humour.

À travers ses œuvres « City Girls » et « Nana Benz », spécialement dessinées pour l'exposition Afrocity, Hector Sonon rend hommage à la présence des femmes africaines d'hier et d'aujourd'hui. Entre les fameuses « Nana Benz » du Togo (commerçantes ayant fait fortune avec la vente de tissu wax et roulant en Mercedes) dans les années 1990 et les femmes entrepreneuses et libérées d'aujourd'hui, la visibilité des femmes dans les villes n'est plus à démontrer.

HECTOR SONON
NANA BENZ
85 X 62 CM
DESSIN
2021



OCCUPER LA PLACE

Encore aujourd'hui, les imaginaires collectifs ont tendance à assigner les femmes africaines à des lieux très restreints et stéréotypés, dans l'espace privé (la cuisine, par exemple) comme dans l'espace public (le marché). S'il est vrai que certains endroits sont plus genrés que d'autres, comme dans nombre de territoires, on aurait tort de réduire leur présence à cette faible visibilité.

Les femmes occupent la place. Elles sont présentes en ville, et l'évolution du contexte socio-culturel de nombreux pays africains y participe. En effet, l'accès des femmes à l'éducation, la maîtrise de pratiques contraceptives, le relâchement des liens lignagers, l'exode rural, l'évolution des mœurs, et plus globalement la mondialisation, ont bousculé la condition des femmes. Elles se sont émancipées du rôle de mère, elles ont connu une autonomisation sociale et politique, elles ont développé de nouvelles activités économiques.

Depuis les années 1980, de nombreuses femmes ont alors migré en ville, jusqu'à parfois devenir numériquement majoritaires par rapport aux hommes dans les métropoles africaines. Elles n'ont pas seulement suivi leur "mari", mais ont souvent fait un choix délibéré de rejoindre les centres-villes. Ce nouveau statut de citadines dévoile un panachage de profils bien hétéroclites : elles sont étudiantes, entrepreneuses, commerçantes, domestiques, jeunes et moins jeunes, célibataires ou divorcées. Cette nouvelle condition urbaine fait qu'on ne les retrouve plus, le jour dans les lieux d'économie informelle, en soirée devant la cour de leurs foyers, ou encore la nuit sur les trottoirs (car il ne faut pas oublier que la prostitution dans les espaces urbains fait encore des ravages).

Les femmes africaines s'affirment, se déploient dans diverses scènes urbaines, sous différents régimes d'occupation de l'espace, faisant ainsi la promesse d'une progressive justice spatiale.

OCCUPY THE PLACE

Even today, the collective imagination tends to assign African women to very restricted and stereotyped places, both in the private space (the kitchen, for example) and in the public space (the market). While it is true that some places are more gendered than others, as in many territories, it would be wrong to reduce their presence to this low visibility.

Women occupy the space. They are present in the city, and the evolution of the socio-cultural context of many African countries contributes to this. Indeed, women's access to education, the mastery of contraceptive practices, the loosening of lineage ties, the rural exodus, the evolution of morals, and more globally, globalization, have shaken up the status of women. They have emancipated themselves from the role of mother, they have experienced social and political empowerment, and they have developed new economic activities.

Since the 1980s, many women have migrated to the city, sometimes becoming the numerical majority compared to men in African metropolises. They have not only followed their "husbands" but have often made a deliberate choice to join the city centers. This new status of urban women reveals a heterogeneous mix of profiles: they are students, entrepreneurs, shopkeepers, maids, young and old, single, or divorced. This new urban condition means that they are no longer to be found in the informal economy during the day, in the evening in front of the courtyard of their homes, or even at night on the sidewalks (because we must not hide the fact that prostitution in urban spaces is still taking its toll). African women assert themselves, deploy themselves in various urban scenes, under different regimes of occupation of space, thus making the promise of a progressive spatial justice.



« NETTOYER LE MONDE, DES MILLIARDS DE FEMMES S'EN CHARGENT CHAQUE JOUR, INLIASSABLEMENT. »

FRANÇOISE VERGÈS

INA THIAM
FADIAR
SÉRIE ANDADO
PHOTOGRAPHIE
80 X 120 CM
2020

Ina Thiam (1984), whose real name is Ndeye Fatou Thiam is a self-taught Senegalese photographer. She draws her inspiration directly from the street and urban cultures. Active in the association Africulturban, Ina Thiam dedicates several series to urban cultures, whether through sports or music.

The Andado series honors five female entrepreneurs from the Ouakam neighborhood in Dakar (Senegal). Each of them is photographed at the time of the prayers that punctuate the days in Senegal. These times are reputed to be propitious to the spirits, so it is advised not to stay outside. These women traders and business owners cannot stop working at the time of prayer. Ina Thiam depicts them as active and independent, accompanied by a masked spirit protector. An ode to working women, this series celebrates the women who make the heart of the neighborhood and more broadly of the city beat.

Ina Thiam (1984), de son vrai nom Ndeye Fatou Thiam est une photographe sénégalaise autodidacte. Elle puise son inspiration directement dans la rue et dans les cultures urbaines. Active au sein de l'association Africulturban, Ina Thiam consacre plusieurs séries aux cultures urbaines que ce soit à travers le sport ou la musique.

La série Andado met à l'honneur cinq figures de femmes entrepreneures du quartier de Ouakam à Dakar (Sénégal). Chacune d'elle est photographiée au moment des prières qui rythment les journées au Sénégal. Ces temps particuliers sont réputés propices aux esprits, il est donc conseillé de ne pas rester dehors. Ces femmes commerçantes et chefs d'entreprise ne peuvent pas arrêter de travailler au moment de la prière. Ina Thiam les figure donc actives et indépendantes, accompagnées d'un esprit protecteur au visage masqué. Ode aux femmes travailleuses, cette série célèbre les femmes qui font battre le cœur du quartier et plus largement de la ville.



CHARLOTTE YONGA
CAROLE
SÉRIE BITO BA MUNDI
PHOTOGRAPHIE
100 X 100 CM
2017

Charlotte Yonga (1985) lives and works between Barcelona (Spain) and Paris (France). A multidisciplinary artist who graduated from the École Nationale Supérieure d'Art de Paris-Cergy, she has developed a photographic practice that combines documentary tradition and intimate portraiture. Her work combines portraiture and landscape to question the complexity of the relationship to the territory.

Begun in 2017, the series Bito Ba Mundi, "women of the city" in Douala, consists of portraits of women from and in the city of Douala, whom the artist has crossed paths with on a street corner, in a bar, at the university, or in the market. She chose to photograph women with a unique attitude and a strong presence. These portraits give an impression that is both familiar and distant. Carole challenges us with her gaze, while Michèle seems at one with the architecture. The women of Douala appear proud, hieratic, and sovereign. They occupy the place; they live in the city.

Charlotte Yonga (1985) vit et travaille entre Barcelone (Espagne) et Paris (France). Artiste pluridisciplinaire diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Art de Paris-Cergy, elle développe une pratique photographique alliant tradition documentaire et portrait intime. Son travail associe portrait et paysage pour interroger la complexité du rapport au territoire.

Débutée en 2017, la série *Bito Ba Mundi*, « femmes de la ville » en langue douala, se compose de portraits de femmes de et dans la ville de Douala, que l'artiste a croisées au détour d'une rue, d'un bar, à l'université, ou encore au marché. Elle choisit de photographier des femmes ayant une attitude unique et une présence forte. Il ressort de ces portraits une impression à la fois familière et distante. Carole nous défie du regard tandis que, sûre d'elle-même, Michèle semble en harmonie avec l'architecture. Les femmes de Douala apparaissent fières, hiératiques et souveraines. Elles occupent la place, elles habitent la ville.



CHARLOTTE YONGA
MICHÈLE 2
SÉRIE BITO BA MUNDI
PHOTOGRAPHIE
100 X 100 CM
2017

À L'ASSAUT DE LA RUE

L'exposition *Afrocity, urbanités enchantées* propose un cheminement entre les différents lieux emblématiques des luttes féminines, à commencer par l'espace de la rue. Tout comme les doléances sont plurielles et spécifiques à chaque époque et société, les supports mobilisés pour militer sont variés.

En 2018, plusieurs marches sont planifiées à Kampala (Ouganda) pour manifester contre les agressions sexuelles ou physiques, et plus généralement contre les discriminations que subissent les Ougandaises. La manifestation comme élément de revendication et d'expression est loin d'être une première. En Afrique du Sud, la Marche des femmes (Women's March) en 1956 durant l'apartheid avait joué un rôle considérable dans la mise en place d'une pétition s'opposant au confinement des femmes dans leur zone urbaine. Ce dernier exemple ancre l'occupation féminine de l'espace public dans une perspective historique plus large, et démontre également à quel point les femmes ont milité pour conserver leur liberté d'action et d'accès à la ville.

L'occupation temporaire de l'espace public par les femmes à travers les marches et les manifestations n'est pas toujours assez « audible » et les traces de leurs passages s'effacent rapidement. Cette appropriation éphémère de la rue laisse place à un activisme plus durable ou artistique : graffeuses, danseuses ou photographes investissent physiquement et symboliquement les rues et les murs de la ville pour affirmer leur présence. D'autres engagements sont perceptibles à travers des pratiques plus quotidiennes et individuelles : Les coiffures ou les symboliques des tissus sont également des « espaces » servant à dénoncer des oppressions, parfois exercées entre les femmes elles-mêmes.

Ainsi, les femmes africaines ont acquis une nouvelle visibilité et la brandissent pour afficher un féminisme qui ne dit pas son nom.

STORMING THE STREETS

*The exhibition *Afrocity, enchanted urbanities* proposes a journey between the different emblematic places of women's struggles, starting with the space of the street. Just as grievances are plural and specific to each era and society, the media mobilized to advocate are varied.*

In 2018, several marches are planned in Kampala (Uganda) to protest sexual or physical aggression, and more generally against the discrimination suffered by Ugandan women. Demonstration as an element of protest and expression is far from being a first. In South Africa, the Women's March in 1956 during apartheid played a significant role in setting up a petition opposing the confinement of women to their urban area. This last example anchors women's occupation of public space in a broader historical perspective, and also demonstrates the extent to which women have campaigned to maintain their freedom of action and access to the city.

Women's temporary occupation of public space through marches and demonstrations is not always "audible" enough and the traces of their passage quickly fade. This ephemeral appropriation of the street gives way to a more durable or artistic activism: graffiti artists, dancers or photographers physically and symbolically invest the streets and walls of the city to affirm their presence. Other commitments are perceptible through more daily and individual practices: hairstyles or the symbolism of fabrics are also "spaces" used to denounce oppression, sometimes exercised between women themselves.

Thus, African women have acquired a new visibility and use it to display a feminism that does not say its name.



« IL N'Y A PAS DE RÉVOLUTION SOCIALE VÉRITABLE QUE LORSQUE LA FEMME EST LIBÉRÉE »

THOMAS SANKARA

Katia Kameli (1973) lives and works in France. A graduate of the École Nationale des Beaux-Arts de Bourges and the École Supérieure d'art de Marseille, the Franco-Algerian artist and director considers herself a translator, a figure of the in-between, between France and Algeria. Her artistic approach is based on historical facts and research to propose a critical look at the world outside of binary relations.

Created in 2011 in Algiers during the Arab Spring, Untitled evokes the situation of women in the Arab world and questions the notion of revolution. The work presents a silent demonstration of women of all ages in the general indifference. Invisible at the beginning of the video, the women gradually appear in the camera's field, holding signs of fortunes without slogans. The overall atmosphere brings this silent revolution closer to a procession. Playing on several levels of reading, Katia Kameli is inspired in this work by the art of storytelling, the Haqla, and the aesthetics of Bollywood cinema, very popular in the Maghreb.

KATIA KAMELI
UNTITLED
VIDEO
2 MIN 30 S
2011

Katia Kameli (1973) vit et travaille en France. Diplômée de l'École Nationale des Beaux-Arts de Bourges et de l'École Supérieure d'art de Marseille, l'artiste et réalisatrice franco-algérienne se considère comme une traductrice, une figure de l'entre-deux, entre la France et l'Algérie. Afin de proposer un regard critique sur le monde, hors des relations binaires, sa démarche artistique s'appuie sur les faits historiques et la recherche.

Réalisée en 2011 à Alger lors du Printemps Arabe, Untitled évoque la situation des femmes dans le monde arabe et questionne la notion de révolution. L'œuvre présente une manifestation silencieuse de femmes de tous âges dans l'indifférence générale. Invisibles au début de la vidéo, les femmes apparaissent progressivement dans le champ de la caméra, tenant des pancartes de fortune sans slogan. L'atmosphère globale rapproche cette révolution muette d'une procession. Jouant sur plusieurs niveaux de lectures, Katia Kameli s'inspire dans cette œuvre de l'art du conteur, la Haqla, et de l'esthétique du cinéma de Bollywood, très populaire au Maghreb.



JEAN-BAPTISTE JOIRE
ZEINIXX
ENTRETIEN VIDÉO
11 MIN 53 S
2021

Jean-Baptiste Joire (1982) is an artist whose committed multidisciplinary practice unfolds in digital photographic techniques and experimental cinema. Combining a chronicler's eye for reality with a heightened creative sensitivity, he specialized for a time in reportage photography, documenting important social and political movements.

Zeinixx (1990), whose real name is Dieynaba Sidibé, is considered the first female graffiti artist in Senegal. A slam artist and graffiti artist, Zeinixx campaigns through graffiti for the emancipation of women. Her murals deal with social and environmental issues. They are the medium of powerful messages that Zeinixx wants to make accessible to the Senegalese population. In front of Jean-Baptiste Joire's camera, she tells us about her journey from social prejudice to her commitment to breast cancer prevention. Member of the Africulturban association, Zeinixx also defends urban cultures through slam in duo with Sall Ngary.

Jean-Baptiste Joire (1982) est un artiste dont la pratique pluridisciplinaire engagée se déploie dans les techniques photographiques numériques et le cinéma expérimental. Associant un regard de chroniqueur du réel à une sensibilité créative accrue il s'est spécialisé un temps dans la photographie de reportage en documentant d'importants mouvements sociaux et politiques.

Zeinixx (1990) de son vrai nom Dieynaba Sidibé est considérée comme la première graffeuse du Sénégal. Artiste slameuse et graffeuse, Zeinixx milite à travers le graffiti pour l'émancipation des femmes. Ses fresques murales traitent de problématiques sociales et environnementales. Elles sont le support de messages percutants que Zeinixx veut accessibles à la population sénégalaise. Face à la caméra de Jean-Baptiste Joire, elle nous raconte son parcours des préjugés de la société à son engagement en faveur de la prévention du cancer du sein. Membre de l'association Africulturban, Zeinixx défend également les cultures urbaines à travers le slam en duo avec Sall Ngary.



*Wura-Natasha Ogunji (1970) lives and works in Lagos, Nigeria. She explores the relationship between the female body, space, and history. In 2013, she created the collective performance *Will I still carry Water when I am a dead woman?* in which she invited six female performers to wander around Lagos dragging jerry cans of water, thus denouncing the oppression of women and their lack of access to public space. In 2011, Wura-Natasha Ogunji had already created a first version of this performance alone. With this second version, she moves from an individual struggle to a collective one.*

The jerry cans of water refer to water carriers, an essentially female task, and evoke the weight of sexist stereotypes that weigh on women in the street. The performers are all dressed in masks reminiscent of the Egungun mask worn during ancestor worship among the Yoruba. Only men can participate in this ceremony and wear this mask. The costumes are both odes to traditional culture and an act of rebellion against the patriarchal functioning of Nigerian society.

WURA-NATASHA OGUNJI
WILL I STILL CARRY WATER
WHEN I AM A DEAD WOMEN ?
PERFORMANCE VIDEO
11 MIN 56 S
2013

Wura-Natasha Ogunji (1970) vit et travaille à Lagos (Nigéria). Elle explore les relations liant corps féminin, espace et histoire. En 2013, elle réalise la performance collective *Will I still carry Water when I am a dead woman ?* où elle invite six performeuses à déambuler dans Lagos en traînant des jerricanes d'eau, dénonçant ainsi l'oppression des femmes et leur manque d'accès à l'espace public. En 2011, Wura-Natasha Ogunji avait déjà créé seule une première version de cette performance. Avec cette seconde version, elle passe d'une lutte individuelle à un combat collectif.

Les jerricanes d'eau font référence aux porteuses d'eau, tâche essentiellement féminine, et évoquent le poids des stéréotypes sexistes qui pèsent sur les femmes dans la rue. Les performeuses sont toutes vêtues d'un masque qui rappelle le masque Egungun porté lors du culte des ancêtres chez les Yorubas. Seuls les hommes peuvent participer à cette cérémonie et revêtir ce masque. Les costumes sont à la fois des odes à la culture traditionnelle et un acte de rébellion contre le fonctionnement patriarcal de la société nigériane.

LA VIE SANS ARRÊT

Arriver dans une grande ville d'Afrique, c'est être immédiatement assailli par le bruit de la circulation automobile et par le flot incessant de la foule. Les sons, les odeurs et les images brossent le portrait d'espaces de circulation en pleine métamorphose. Les villes africaines sont en prise directe avec le monde moderne : on y retrouve les échanges commerciaux, migratoires et d'informations qui caractérisent les villes globalisées d'aujourd'hui. Dans ce contexte fluide et en perpétuel mutation, la mobilité des femmes représente un enjeu crucial. Il existe de nombreuses études sur les transports urbains, mais la plupart d'entre elles repose sur des données telles que les trajets maison/travail en heure de pointe le matin et le soir. Ces déplacements correspondent à la journée type d'un.e salarié.e. Le continent Africain présente le plus fort taux de participation des femmes au marché du travail, mais beaucoup d'entre elles sont entrepreneures. Les femmes ayant des petits commerces ont tendance à se déplacer en heure creuse ou en heure de pointe mais en transportant toutes leurs marchandises dans des véhicules déjà bondés. Dans les deux cas, l'offre de transport n'est pas adaptée à leurs besoins. En outre, ces techniques d'enquête laissent souvent de côté une bonne partie des déplacements pédestres entraînant une relative invisibilité de la mobilité des femmes africaines et indirectement de leur travail.

Face à cette situation, les femmes ont développé dans les grandes villes une mobilité complexe, que ce soit pour les distances, les horaires ou les motifs de déplacement, et ce, afin de pouvoir mener tout à la fois leurs activités ménagères, professionnelles et communautaires. Il en résulte une émancipation et une recomposition sociale qui ne sont pas toujours bien perçues par les hommes, comme le montrent les réactions des chauffeurs face aux Taxi Sisters de Dakar. L'accès des femmes à la mobilité illustre une évolution progressive des rapports de genre et participe à leur autonomisation. Si ces dynamiques tendent à se renforcer, elles ne doivent pas occulter l'impact encore très fort du niveau social dans l'accès à un moyen de transport.

THE RESTLESS LIFE

Arriving in a large African city means being immediately assailed by the noise of traffic and the incessant flow of crowds. The sounds, smells and images paint a picture of traffic spaces in full metamorphosis. African cities are in direct contact with the modern world: we find the commercial, migratory and information exchanges that characterize today's globalized cities. In this fluid and ever-changing context, women's mobility is a crucial issue. There are many studies of urban transport, but most of them are based on data such as morning and evening rush-hour home-work trips. Africa has the highest rate of female labor force participation, but many women are entrepreneurs. Women with small businesses tend to travel during off-peak and peak hours but carry all their goods in already crowded vehicles. In addition, these survey techniques often leave out much of the pedestrian travel, resulting in the relative invisibility of African women's mobility and indirectly their work.

Faced with this situation, women in large cities have developed a complex mobility, whether in terms of distances, schedules, or reasons for travel, to be able to carry out their household, professional and community activities at the same time. The result is an emancipation and social reorganization that is not always well perceived by men, as shown by the drivers' reactions to the Taxi Sisters of Dakar. Women's access to mobility illustrates a progressive evolution of gender relations and contributes to their empowerment. While these dynamics are tending to strengthen, they should not obscure the still very strong impact of social level on access to a means of transport.

**"LA VILLE COMME LES
MOTS, COMME LES
PAROLES, NE SE
TRAVERSE PAS D'UNE
MANIÈRE LINÉAIRE, ELLE
EST POREUSE"**

**DOMINIQUE MALAQUAIS,
KINSHASA CHRONIQUES**



Joseph Obanubi (1994) lives and works in Lagos (Nigeria). A multimedia artist with a degree in graphic art from the University of Lagos, he explores questions of identity and society through an Afro-futuristic aesthetic. In these works, he gathers visual fragments of everyday life to create "visual bricolages" and to invite us to build other realities.

Having chosen a surrealist and whimsical approach, Joseph Obanubi represents the Africa of tomorrow from pieces of reality. He reconstructs different subjects, out of their original context, replacing preconceived ideas with new possibilities. The omnipresence of car parts in his work echoes their profusion in his immediate environment. The over-presence of cars and motorcycles in African cities is paradoxically accompanied by an under-representation of female drivers, although this trend is changing. A symbol of mobility, the "motorcycle-heads" also evoke the public space that shapes interactions and behaviors.

**JOSEPH OBANUBI,
SELF PORTRAIT II
COLLAGE DIGITAL
35X35 CM
2019**

Joseph Obanubi (1994) vit et travaille à Lagos (Nigéria). Artiste multimédia diplômé en art graphique de l'université de Lagos, il explore les questions identitaires et sociales à travers une esthétique afro-futuriste. Dans ses œuvres, il regroupe des fragments visuels du quotidien pour créer des « bricolages visuels » et inviter à construire une autre réalité.

Ayant fait le choix d'une approche surréaliste et fantaisiste, Joseph Obanubi représente l'Afrique de demain à partir de morceaux du réel. Il reconstruit différents sujets, hors de leur contexte originel remplaçant les idées préconçues par de nouvelles possibilités. L'omniprésence des pièces automobiles dans son travail fait écho à leur profusion dans son environnement immédiat. La sur-présence des voitures et des motos dans les villes africaines s'accompagne paradoxalement d'une sous-représentation des femmes conductrices, même si cette tendance tend à évoluer. Symbole de mobilité, les « têtes-mobylettes » évoquent également l'espace public qui façonne les interactions et les comportements.



THERESA TRAORE DAHLBERG
TAXI SISTERS
EXTRAIT DU DOCUMENTAIRE
1 MIN 44 S
2011

Theresa Traore Dahlberg (1983) is a visual artist and filmmaker whose visual and documentary work reflects her attention to life and the elements of the everyday. Drawing on her dual Swedish and Burkinabé culture, she creates works that address the role of women in society and post-colonial issues.

Her documentary Taxi Sister tells the story of Boury Mbaye, a woman cab driver in Dakar, Senegal. The film is based on the Taxi Sister project launched in 2007 by the Senegalese government to encourage women to start their own businesses. This initiative aimed to encourage diversification in this predominantly male sector and to allow women to gain greater independence, including financial independence.

Ten women obtained a driver's license and a loan to buy a car. In 2011, there were fifteen women among fifteen thousand men. In 2015, only two women continue to face sexism from other drivers.

Theresa Traore Dahlberg (1983) est une artiste visuelle et réalisatrice dont le travail plastique et documentaire reflète l'attention qu'elle porte à la vie et aux éléments du quotidien. S'inspirant de sa double culture suédoise et burkinabé, elle crée des œuvres abordant le rôle des femmes dans la société et les questions postcoloniales.

Son documentaire Taxi Sister relate le parcours et les journées de Boury Mbaye, femme chauffeur de Taxi à Dakar (Sénégal). Le film s'appuie sur le projet "Taxi Sister" lancé en 2007 par le gouvernement sénégalais pour encourager les femmes à monter leur entreprise. Cette initiative avait pour but d'inciter à la diversification de ce secteur majoritairement masculin et de permettre à des femmes d'acquérir une plus grande indépendance, y compris financière.

Dix femmes avaient obtenu une licence de chauffeur et un crédit pour acheter une voiture. En 2011, elles étaient quinze au milieu de quinze mille hommes. En 2015, elles ne sont plus que deux à continuer de faire face au sexisme des autres conducteurs.

INA THIAM
OUAGA STYLE
PHOTOGRAPHIE
120 X 80 CM
2018

Ina Thiam (1984), whose real name is Ndeye Fatou Thiam is a self-taught Senegalese photographer. She draws her inspiration directly from the street and urban cultures. Active in the association Africulturban, Ina Thiam dedicates several series to urban cultures, whether through sports or music.

Ouaga Style belongs to a series of photographs taken on the street in Ouagadougou (Burkina Faso). Ina Thiam shows two women, one on a bicycle and the other on a scooter. The low-angle framing, chosen by the artist, reinforces the impression of independence that emanates from the figure in the foreground. Ouagadougou, a city described as polluted and noisy, is often mentioned in the media only when there is an attack. Here, Ina Thiam completely reverses this reductive vision of the city by presenting a clean and flowery city where women can move freely.



Ina Thiam (1984), de son vrai nom Ndeye Fatou Thiam est une photographe sénégalaise autodidacte. Elle puise son inspiration directement dans la rue et dans les cultures urbaines. Active au sein de l'association Africulturban, Ina Thiam consacre plusieurs séries aux cultures urbaines que ce soit à travers le sport ou la musique.

Ouaga Style appartient à une série de photographies réalisées dans la rue à Ouagadougou (Burkina Faso). Ina Thiam met en avant deux femmes se déplaçant l'une à vélo et l'autre en scooter. Le cadrage en contre-plongée, choisi par l'artiste, renforce l'impression d'indépendance qui émane de la figure au premier plan. Ville décrite comme polluée et bruyante, Ouagadougou n'est souvent mentionnée dans les médias que lorsqu'il y a un attentat. Ici, Ina Thiam renverse complètement cette vision réductrice de la ville en présentant une ville propre et fleurie où les femmes peuvent se déplacer librement.

ABATTRE LES MURS

Comme sur beaucoup de territoires, les femmes ont souvent été évincées des métiers politiques et techniques, destinant les hommes aux rôles de pouvoir. Tout du moins, l'histoire et la reconnaissance de la participation des femmes en tant que fondatrices de mouvements ont longtemps été niées.

Sur le plan politique, dans les sociétés anciennes, les femmes africaines étaient présentes et actives, mais souvent reléguées à des postes subalternes et moins valorisés, de conseillères, de soutien. Cette dernière phrase est toutefois à nuancer. Il existe quelques exceptions, à travers l'histoire, comme l'illustrent les récits devenus mythiques de certaines figures féminines historiques, par exemple la reine Nzinga du Ndongo (16^e siècle) ou la reine Pokou de Côte d'Ivoire (18^e siècle).

De nos jours, l'intrusion croissante de femmes dans un « faire ville » est admise. Le Rwanda est le pays emblématique de ces nouvelles dynamiques d'engagements politiques : en 2021, les femmes y sont majoritaires aux postes de ministres et à la chambre des députés.

Ce dernier exemple illustre donc une progressive féminisation des métiers, également présente dans le domaine de la planification et de la construction des villes. Les professions d'artisans, d'ingénieurs ou encore d'architectes se teintent d'une redistribution des genres dominants depuis le début des années 2000.

Ainsi, les femmes africaines ne font pas "qu'habiter" la rue ; elles sont également actives dans sa production, générant ainsi des actions plus inclusives, en réponse aux défis sociodémographiques, culturels et politiques locaux.

TEAR DOWN THE WALLS

As in many territories, women have often been shunned from political and technical occupations, leaving men in roles of power. At the very least, the history and recognition of women's participation as founders of movements has long been denied.

On the political level, in ancient societies, African women were present and active, but often relegated to subordinate and less valued positions, as advisors and supporters. However, this last sentence must be nuanced. There are some exceptions, throughout history, as illustrated by the now mythical accounts of certain historical female figures, for example Queen Nzinga of Ndongo (16th century) or Queen Pokou of Côte d'Ivoire (18th century).

Nowadays, the increasing intrusion of women in a "faire ville" ["making city"] is admitted. Rwanda is the emblematic country of these new dynamics of political commitment: in 2021, women are the majority amongst ministers and in the Chamber of Deputies.

This last example illustrates the gradual feminization of professions, which is also present in the field of urban planning and construction. The professions of artisans, engineers and architects have been marked by a redistribution of the dominant gender since the early 2000s.

Thus, African women do not only "inhabit" the street; they are also active in its production, thus generating more inclusive actions, in response to local socio-demographic, cultural and political challenges.



Womenability is a non-profit organization founded in 2015 that works to include gender in urban planning. From helping to define public policies to urban projects to artistic practice, Womenability seeks to inscribe inclusivity at all levels of city definition.

In 2016, from March to September, the association set out to meet individuals and initiatives that improve the lives of women in cities around the world. This world tour resulted in a web documentary gathering good practices in terms of accessibility and inclusion in public space. In Francistown (Botswana) Ma Muzila is the first woman mayor of the country. In this interview, she talks about her background, her vision of the city, and the reasons for her political commitment

**WOMENABILITY
PORTRAIT DE SYLVIE MUZILA
MAIRE DE FRANCISTOWN
ENTRETIEN VIDÉO
3 MIN 02 S
2016**

Womenability est une association loi 1901 fondée en 2015 qui œuvre à l'inclusion du genre dans l'urbanisme. De l'aide à la définition de politiques publiques aux projets urbains, en passant par la pratique artistique, Womenability cherche à inscrire l'inclusivité à tous les niveaux de définition des villes.

En 2016, de mars à septembre, l'association part à la rencontre des individus et des initiatives qui améliorent la vie des femmes dans les villes à travers le monde. Ce tour du monde a donné lieu à un web documentaire regroupant les bonnes pratiques en termes d'accessibilité et d'inclusion dans l'espace public. À Francistown (Botswana) Ma Muzila est la première femme maire du pays. À travers cet entretien elle évoque son parcours, sa vision de la ville et les raisons de son engagement politique.



**« DANIÈLE DIWOUTA-KOTTO,
PORTRAIT D'UNE ARCHITECTE
ENGAGÉE »**

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR ROSSILA
GOUSSANOU
DOUALA, CAMEROUN
MARS 2021
10 MIN.

Danièle Diwouta-Kotto is a versatile Cameroonian architect. She works on the renewal of cities within her agency, the Diwouta Architecture Cabinet created in 1989. Her reflections focus on the realization of architectural and urban projects adapted to the social, economic, and climatic realities of the territory. In parallel, Danièle Diwouta-Kotto is involved in writing, exhibition, design, and teaching projects.

It is in her offices, located in Douala, that she goes before the camera for this interview. Since when, in what context, and in what way does her structure mobilize on the issues of inclusiveness and female empowerment? What actions have been carried out and with what perspectives? Has she observed any reluctance, difficulties, or strong limits to her interventions? Has it identified any changes in recent years? These are the different questions that were asked to the architect to identify the questions and commitments that animate her architectural practice and her artistic projects.

Danièle Diwouta-Kotto est une architecte camerounaise polyvalente. Elle œuvre au renouvellement des villes au sein de son agence, le Cabinet d'Architecture Diwouta créé en 1989. Ses réflexions portent sur la réalisation de projets architecturaux et urbains adaptés aux réalités sociales, économiques et climatiques du territoire. En parallèle, Danièle Diwouta-Kotto s'implique dans des projets d'écriture, d'exposition, de design ou encore d'enseignement.

C'est dans ses bureaux, implantés à Douala, qu'elle passe devant la caméra pour cet entretien. Depuis quand, dans quel contexte et de quelle manière sa structure se mobilise-t-elle sur les questions d'inclusivité et d'empowerment des femmes ? Quelles sont les actions menées et avec quelles perspectives ? A-t-elle observé des réticences, des difficultés, des limites fortes à ses interventions ? Identifie-t-elle des changements ces dernières années ? Ce sont ces différentes questions qui ont été posées à l'architecte pour cerner les interrogations et les engagements qui animent sa pratique de l'architecture et ses projets artistiques.

**« LE CHANGEMENT MAJEUR DU XX
SIÈCLE A ÉTÉ L'ÉMERGENCE EN
VILLE D'UNE CATÉGORIE NOUVELLE
BIEN DÉTERMINÉE : LES FEMMES
INDÉPENDANTES, C'EST-À-DIRE
CAPABLES DE SUBVENIR À LEURS
PROPRES BESOINS ET À CEUX DE
LEUR FAMILLE (ET D'ABORD DE
LEURS ENFANTS) SANS L'AIDE DE
QUICONQUE »**

CATHERINE COQUERY-VIDROVITCH



crédit photographique : Mathieu Guignon

LIEUX DE VI(LL)É

PLACE OF LIFE, PLACE TO LIVE

Réputées pour leur commerce informel, les villes africaines connaissent actuellement une évolution qui change leurs structures et la manière d'être au monde de leurs habitants, parmi lesquels les femmes. Hors de l'espace domestique, les femmes sont présentes dans la rue avec leurs « cantines » de trottoirs et sur les marchés dans leurs boutiques et leurs étals. Ces carrefours de rencontres et de métissages ont favorisé la mise en place de dynamiques commerciales et d'un réseau d'entraide féminin menant à l'émergence de figures comme les *marketwomen* ou les « Nana Benz » (femmes d'affaires togolaises ayant fait fortune dans le commerce du wax). Cet élan vient aussi pour beaucoup de femmes de la nécessité de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles. Cela explique également que de nombreuses femmes soient gérantes de bars et de buvettes, alors que leur présence dans ces espaces en tant que clientes n'est pas toujours évidente. De plus en plus, pourtant, l'accès à ces lieux de vie nocturne se démocratise.

Si l'essor des villes favorisa au départ l'insertion des femmes dans des formes informelles, celles-ci sont maintenant « le fer de lance de la survie des villes dont elles sont les nourricières », pour reprendre une formulation de Catherine Coquery-Vidrovitch.

Au-delà du commerce et du rôle des citadines dans le développement économique des villes, pendant longtemps l'action politique de ces femmes a été minimisée. Le pouvoir économique et l'indépendance acquise par celles-ci entraînent un bouleversement des normes sociales et des schémas traditionnels conduisant à leur empowerment et à l'affirmation de leur présence.

Territoires en perpétuelle mutation, les villes d'Afrique dessinent de nouveaux modes de vie, de nouvelles structures sociales et de nouvelles potentialités. Tous ces changements politiques, culturels et sociaux mettent du temps à s'inscrire physiquement dans l'espace de la rue. L'espace public, s'il est majoritairement peuplé de femmes, ces dernières étant plus nombreuses dans les villes d'Afrique, reste inscrit dans l'histoire des hommes : monuments publics et noms de rues sont majoritairement masculins.

Known for their informal trade, African cities are currently undergoing an evolution that is changing their structures and the way their inhabitants, including women, are living in the world. Outside the domestic space, women are present in the street with their sidewalk "canteens" and in the markets with their stores and stalls. These crossroads of encounters and crossbreeding have favored the establishment of commercial dynamics and a network of female mutual aid leading to the emergence of figures such as the marketwomen or the "Nana Benz" (Togolese businesswomen who have made their fortune in the wax trade). For many women, this impetus also comes from the need to provide for themselves and their families. This also explains why many women are managers of bars and refreshment stands, although their presence in these spaces as customers is not always obvious. More and more, however, access to these nightlife venues is becoming more democratic.

If the development of cities initially favored the insertion of women in informal forms, they are now "the spearhead of the survival of cities of which they are the nurturers", to use a formulation by Catherine Coquery-Vidrovitch.

Beyond trade and the role of city women in the economic development of cities, for a long time, the political action of these women has been minimized. The economic power and independence acquired by these women led to a disruption of social norms and traditional patterns, leading to their empowerment and the affirmation of their presence.

As territories in perpetual mutation, African cities are drawing new ways of life, new social structures, and new potentialities. All these political, cultural, and social changes take time to be physically inscribed in the street space. The public space, if it is mostly populated by women, the latter being more numerous in African cities, remains inscribed in the history of men: public monuments and street names are mostly masculine.



GUY TILLIM
AVENIDA 24 JULHO
SÉRIE MUSÉE DE LA RÉVOLUTION
PHOTOGRAPHIE
135 X 360 CM
2017

Guy Tillim (1962) is a South African photographer. Trained as a photojournalist, he joined the Afrapix collective in 1986, a group of photographers committed to fighting apartheid. By documenting the changes in the urban landscape, Guy Tillim attempts to capture the social, political, and economic developments of contemporary Africa in everyday life.

The work Avenida 24 Julho refers to a street in Maputo (Mozambique) that was originally named after the Portuguese victory over the British on July 24, 1875, for control of the Portuguese territories in East Africa. After the proclamation of Mozambique's independence in June 1975, the capital was renamed Maputo and on July 24, 1975, the "Nationalization Day" was celebrated (the possessions of the former colonists became state property). The avenue kept its name, but its meaning changed. The Museum of the Maputo Revolution, located in the street of July 24, gave its name to the rest of the series.

Guy Tillim (1962) est un photographe sud-africain. Photojournaliste de formation, il rejoint en 1986 le collectif *Afrapix*, groupe de photographes engagés contre l'apartheid. En documentant les changements du paysage urbain, Guy Tillim tente de saisir dans le quotidien les évolutions sociales, politiques et économiques de l'Afrique contemporaine.

L'œuvre *Avenida 24 Julho* renvoie à une rue de Maputo (Mozambique) qui doit son nom à l'origine à la victoire des Portugais sur les Anglais le 24 juillet 1875. Les deux nations coloniales s'affrontaient pour le contrôle des territoires portugais d'Afrique de l'Est. Après la proclamation de l'indépendance du Mozambique en juin 1975, la capitale prend le nom de Maputo et le 24 juillet 1975 est célébré le « jour de la nationalisation » (les possessions des anciens colons deviennent propriétés de l'État). L'avenue garde donc son nom mais sa signification change. Le musée de la Révolution de Maputo situé dans la rue du 24 juillet donne son nom au reste de la série.



Cléophrée Moser (1992) works in Dakar (Senegal) where she explores the theme of brutalism. A performer and video artist with a degree from Camberwell College of Arts, she questions the power dynamics at work in the weaving of relationships and the role of images in the making of these relationships.

CLÉOPHÉE MOSER
FAUVES
COURT-MÉTRAGE ARTISTIQUE
14 MIN 06 S
2011

The film FAUVES offers a dive into the little-known bowels of the city of Douala. It takes the form of an urban initiation tale that follows the adventures of a young woman in search of herself for 24 hours. From her awakening in the heart of the city to the realization of her destiny, the heroine of the story takes the viewer to the hyper-religious family unit, to a city genie (a cyber-futurist oracle), to the heart of the urban community in the alleys of the huge central market, then to the bright nights of light and glitter, and finally to the forgotten underbelly of the capital that never sleeps. The characters she meets play their own roles, the ones they play daily as artists. Their attitudes, their marginality and their energy make them wild animals.

Cléophrée Moser (1992) travaille à Dakar (Sénégal) où elle explore la thématique du brutalisme. Performeuse et vidéaste diplômée du *Camberwell College of Arts*, elle interroge les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans le tissage relationnel et le rôle des images dans la fabrique de ces derniers.

Le film "*Fauves*" propose une plongée dans les entrailles peu connues de la ville de Douala. Il prend la forme d'un conte initiatique urbain qui suit pendant 24 heures les aventures d'une jeune femme en quête d'elle-même. Depuis son éveil dans le cœur de la ville à la réalisation de son destin, l'héroïne du récit conduit le spectateur au sein de la cellule familiale hyper-religieuse, auprès d'un génie des villes (oracle cyber-futuriste), au cœur de la communauté urbaine dans les allées de l'immense marché central, puis dans les nuits éclatantes de lumière et de paillettes, et enfin dans les bas-fonds oubliés de la capitale qui ne dort pas. Les personnages, qu'elle rencontre, jouent leur propre rôle, celui qu'ils interprètent quotidiennement en tant qu'artistes. Leurs attitudes, leur marginalité et leur énergie font d'eux des fauves.

MABEYE DEME
SANS TITRE
SÉRIE GUDI DAKAR
PHOTOGRAPHIE
60 X 40 CM
2017

Mabeye Deme (1979) lives and works between France and Senegal. After studying cinema at the Sorbonne Nouvelle University, he turned to photography and devoted himself to an artistic and documentary exploration of the city of Dakar.

His series Gudi Dakar (Dakar by night) is the result of long walks between 8pm and midnight with his assistant Kader Ndong in the streets of the Senegalese capital. For months, they surveyed the city and especially the streets of Golf Sud (northeastern suburb of Dakar). Mabeye Deme seeks to represent scenes of the daily life of Dakar's city dwellers. The strong contrast between the light of the stalls and the darkness of the streets without public lighting creates a poetic and intimate atmosphere where the viewer is as if on the threshold of an autonomous universe. Before each shot, the artist and his assistant discuss everything and anything with the shopkeepers and customers. In this bakery, two women prepare the bread for the next day.



Mabeye Deme (1979) vit et travaille entre la France et le Sénégal. Après des études de cinéma à l'Université Sorbonne Nouvelle, il se tourne vers la photographie et se consacre à une exploration artistique et documentaire de la ville de Dakar.

Sa série *Gudi Dakar* (Dakar la nuit) est le fruit de longues promenades entre 20h et minuit avec son assistant Kader Ndong dans les rues de la capitale sénégalaise. Durant des mois, ils ont arpenté la ville et notamment les rues de Golf Sud (banlieue nord-est de Dakar). Mabeye Deme cherche à représenter des scènes du quotidien des citoyens dakarois. Le fort contraste entre la lumière des échoppes et la pénombre des rues sans éclairage public crée une atmosphère poétique et intime où le spectateur est comme sur le seuil d'un univers autonome. Avant chaque prise de vue, l'artiste et son assistant discutent de tout et de rien avec les commerçants et les clients. Dans cette boulangerie, deux femmes préparent le pain pour le lendemain.

BLACK TO THE FUTURE

Il faut remonter au milieu des années 1950 pour comprendre le concept d'afro-futurisme. Pensée à l'origine dans un contexte africain-américain, la notion fut théorisée par Mark Dery en 1993 dans son essai *Black to the Future*, mais elle puise son origine dans la figure de Sun Ra, jazzman des années 1960 se présentant comme un pharaon et affirmant venir de Saturne.

Sur le continent, l'afro-futurisme offre un espace de réflexion pour ré-imaginer l'Afrique à partir de cosmologies non occidentales et se réapproprier l'histoire trop longtemps racontée pas d'autres.

Concept difficile à définir, l'afro-futurisme n'est pas vraiment un mouvement artistique, il réunit des artistes avec des esthétiques très différentes et venant d'horizons variés (littérature, musique, mode, arts visuels). Tous ces artistes ont en commun la volonté de sortir d'une image de l'Afrique associée aux traditions et à la nature par opposition à l'innovation et à l'urbanisation. Il s'agit au contraire de montrer comment tous ces concepts coexistent et cohabitent pour inventer des villes plus inclusives et en cohérence avec les réalités et les identités plurielles de ceux qui les habitent. En associant réflexion urbaine et imaginaire artistique, les artistes questionnent des notions complexes comme le rapport à l'histoire, notamment précoloniale, l'inclusion et la diversité. Donnant la part belle aux technologies, l'afro-futurisme fait dialoguer des récits et des temporalités trop longtemps opposés afin de repenser les identités africaines à l'image du Wakanda de *Black Panther*. Aujourd'hui, des projets urbains se développent puisant dans l'architecture vernaculaire africaine et dans les avancées technologiques les plus récentes comme la nouvelle ville de Yennenga (Burkina Faso) dont le nom vient d'une princesse amazone. La ville a été pensée pour être autonome grâce à l'énergie solaire et les architectes ont fait le choix d'inclure les arbres et la nature existante dans le projet d'urbanisme en construisant autour.

BLACK TO THE FUTURE

One must go back to the mid-1950s to understand the concept of Afro-futurism. Originally thought of in an African American context, the notion was theorized by Mark Dery in 1993 in his essay Black to the Future, but it has its origins in the figure of Sun Ra, a 1960s jazzman who presented himself as a pharaoh and claimed to come from Saturn.

On the continent, Afro-futurism offers a space for reflection to re-imagine Africa from non-Western cosmologies and to reappropriate the story that has been told for too long by others.

A difficult concept to define, Afro-futurism is not really an artistic movement, it brings together artists with very different aesthetics and coming from various backgrounds (literature, music, fashion, visual arts). All these artists have in common the will to get out of an image of Africa associated with traditions and nature as opposed to innovation and urbanization. On the contrary, the aim is to show how all these concepts coexist and cohabit to invent more inclusive cities that are consistent with the realities and plural identities of those who live in them. By combining urban reflection and artistic imagination, the artists question complex notions such as the relationship to history, particularly pre-colonial history, inclusion, and diversity. Giving pride of place to technology, Afro-futurism brings together narratives and temporalities that have been opposed for too long to rethink African identities, like Black Panther's Wakanda. Today, urban projects are being developed that draw on African vernacular architecture and the most recent technological advances, such as the new city of Yennenga (Burkina Faso), named after an Amazon princess. The city has been designed to be self-sufficient thanks to solar energy and the architects have chosen to include trees and existing nature in the urban planning project by building around them.

JOSEPH OBANUBI
SELF PORTRAIT III
 COLLAGE DIGITAL
 75X75 CM
 2019

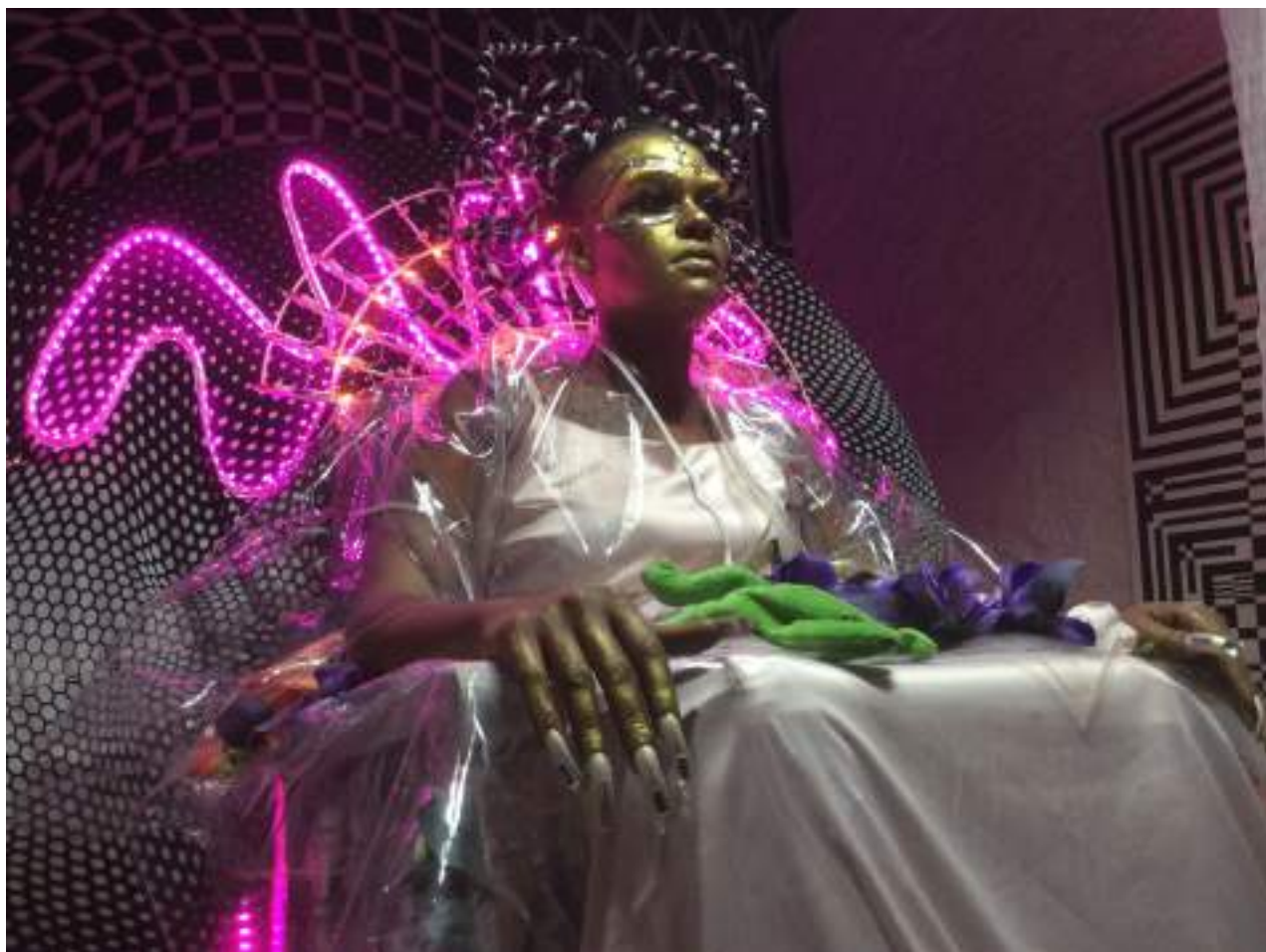


Joseph Obanubi (1994) lives and works in Lagos (Nigeria). A multimedia artist with a degree in graphic art from the University of Lagos, he explores questions of identity and society through an Afro-futuristic aesthetic. In these works, he gathers visual fragments of the everyday to create "visual bricolages" and invite to build another reality.

By combining fiction, Afrocentrism, realism and African metaphysics, Joseph Obanubi develops a new vision of Africa. His digital collages are anchored in the reality of the continent while proposing loopholes that invite us to project ourselves towards an "alter-Africa" that is both fairy tale and peaceful. Entitled Self Portrait, the work invites us to question the notions of identity, femininity, and masculinity, as well as to consider urban interactions differently. In this future where the ordinary becomes extraordinary, women are at the center of the story.

Joseph Obanubi (1994) vit et travaille à Lagos (Nigéria). Artiste multimédia diplômé en art graphique de l'université de Lagos, il explore les questions identitaires et sociales à travers une esthétique afro-futuriste. Dans ses œuvres, il regroupe des fragments visuels du quotidien pour créer des « bricolages visuels » et inviter à construire une autre réalité.

En associant fiction, afrocentrisme, réalisme et métaphysique africaine, Joseph Obanubi développe une nouvelle vision de l'Afrique. Ses collages digitaux s'ancrent dans la réalité du continent tout en proposant des échappatoires invitant à se projeter vers une « alter-Afrique » à la fois féérique et paisible. Intitulée Self Portrait, l'œuvre invite tout autant à questionner les notions d'identité, de féminité et de masculinité, qu'à envisager les interactions urbaines autrement. Dans ce futur où l'ordinaire devient extraordinaire, les femmes sont au centre du récit.



SELLY RABI KANE
THE OTHER DAKAR
 360 VR
 7 MIN 35
 2017

The Other Dakar a été coproduit par Electric South et le Goethe-Institut South Africa et soutenu par Big World Cinema, Blue Ice Docs et la Bertha Foundation.

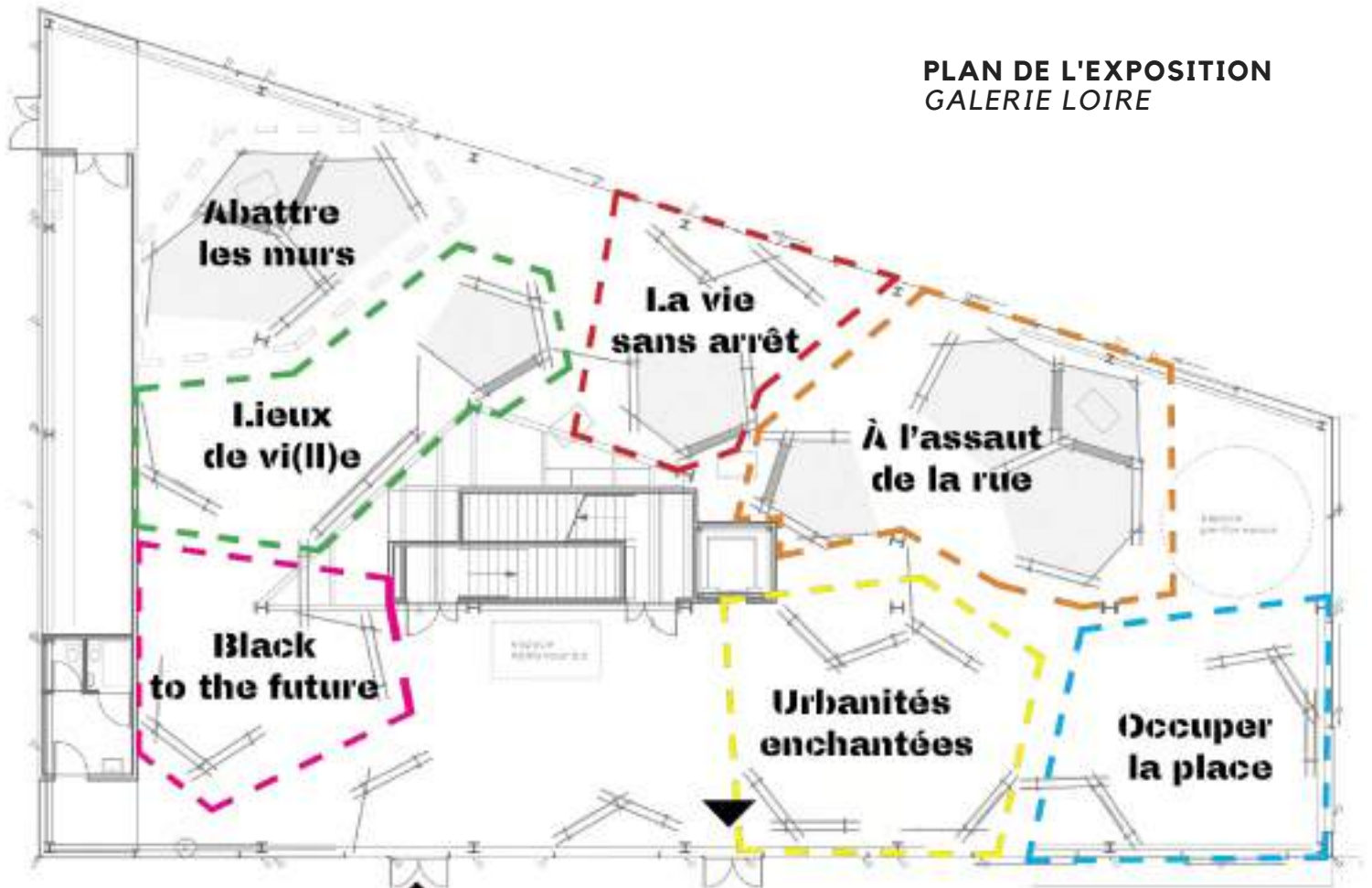
Selly Raby Kane (1987) belongs to a new generation of urban artists and designers, curious and open to the world, who bring a new energy to Senegalese culture. Selly Raby Kane is a true jack of all trades. She likes to tell stories and juxtapose things that are not necessarily related to each other. Surrealism and the absurd meet in her creations to create a timeless universe.

The Other Dakar tells the story of a little girl who discovers the invisible Dakar. A stroll through the mystical Dakar, the work follows the journey of Maguette who receives a letter allowing her to enter the imaginary world of Dakar, a parallel world where at each station she meets the figure of a tale or an urban legend of Dakar. The aesthetics and VR technology allow an immersion in the artist's fantasy Dakar, where past and future interact. With this work, Selly Raby Kane pays a vibrant tribute to Senegalese mythology.

Selly Raby Kane (1987) appartient à une nouvelle génération d'artistes et de designers urbains, curieux et ouverts sur le monde, qui apportent une nouvelle énergie à la culture sénégalaise. Selly Raby Kane est une véritable artiste polyvalente. Elle aime raconter des histoires et juxtaposer les choses qui ne sont pas forcément en rapport les unes avec les autres. Le surréalisme et l'absurde se rencontrent dans ses créations pour engendrer un univers atemporel.

The Other Dakar raconte l'histoire d'une petite fille qui découvre le Dakar invisible. Balade dans le Dakar mystique, l'œuvre suit le parcours de Maguette qui reçoit un courrier lui permettant d'entrer dans le monde imaginaire de Dakar, un monde parallèle où à chaque station elle rencontre la figure d'un conte ou d'une légende urbaine dakaroise. L'esthétique et la technologie VR permettent une immersion dans le Dakar fantasmé de l'artiste, où passé et futur dialoguent. Avec cette œuvre, Selly Raby Kane rend un vibrant hommage à la mythologie sénégalaise.

PLAN DE L'EXPOSITION GALERIE LOIRE



RÉFLÉCHIR & RÉFLÉCHIR

L'exposition *Afrocity, Urbanités enchantées* s'installe dans la galerie Loire de l'école d'architecture de Nantes. Dans ce lieu entièrement vitré, les sept thématiques de l'exposition s'y réfléchissent pour offrir un dialogue avec le contexte nantais.

La scénographie s'articule dans l'espace de la galerie par des structures en bois et brique qui plongent le visiteur dans une déambulation telle une balade urbaine, offrant des impasses, des détours ainsi que des cadrages sur le paysage environnant.

Jouant avec les transparences et des matérialités variées, la scénographie s'attache également à superposer les points de vue, les paysages et les récits en faisant écho à la pluralité des villes et leurs urbanités toujours en chantier.

Cette exposition cherche aussi - et évidemment - à entrer en résonance avec les visiteurs, à les faire réfléchir sur un continent en mutation. Des visites commentées à destination d'un public jeune seront proposées.

PROGRAMMATION

Exposer **les dynamiques féminines, urbaine.s, africaines**, c'est aussi les incarner, les débattre et les proroger. En complémentarité avec l'exposition, une série de **manifestations culturelles et scientifiques** est organisée à l'École d'architecture de Nantes, invitant ainsi à prolonger et enrichir l'expérience;

21 SEPT. 2021 - AFROCITY x NANTES DIGITAL WEEK

La conférence « Artefacts et interfaces », prévu le mardi 21 septembre 2021, interrogera le passage de l'oeuvre, artefact, à l'interface, surplus de réalité, espace de projection de soi et de son environnement. À l'ère de la connexion, voire de l'hyper-connexion, comment le numérique et le digital re-façonnent notre rapport au réel et à l'histoire pour devenir chez les artistes des outils de résistances artistiques ?

29 SEPT. 2021 - AFROCITY x AFRIQUE.S À NANTES

Autour de l'exposition « Afrocity, urbanités enchantées », l'École Nationale Supérieure d'Architecture propose un après-midi de rencontres et de découvertes autour des femmes et des enjeux contemporains auxquels elles sont confrontées. Au programme : projection, table ronde et visite d'exposition pédagogique. Cette programmation est pensée en collaboration avec les associations locales regroupant des personnes issues de la diaspora africaine, afin que l'exposition ne reste pas cantonnée dans les murs de l'École d'Architecture mais ouvre un dialogue avec la ville de Nantes et ses habitants.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

// SUR LES FEMMES AFRICAINES

Boni Tanella, *Que vivent les femmes d'Afrique ?*, Paris, Éditions du Panama, 2008.

Coquery-Vidrovitch Catherine, *Les Africaines, Histoire des femmes d'Afrique subsaharienne du XIXe au XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2013.

Sarr Fatou (dir.), *Luttes politiques et résistances féminines en Afrique, néo-libéralisme et conditions de la femme*, Dakar, Panafrica, 2007.

Eyene Christine (dir.), "Féminisme(s) en Afrique et dans la Diaspora", *Africultures*, n°74-75, 2008.

Sankara Thomas, *L'émancipation des femmes et la lutte de libération de l'Afrique*, Pathfinder Press, 2008.

Denis Philippe, Sapia Carole (dir.), *Femmes d'Afrique dans une société en mutation*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant (« Espace Afrique »), 2004.

// SUR LES VILLES

Chenal Jérôme, *La Ville Ouest-Africaine; Modèles de planification de l'espace urbain*. MetisPresses, 2013.

Eshun Ekow, *Africa 21e siècle : photographie contemporaine africaine*, Paris, Textuel, 2020.

Kjeldsen Kjeld, Mathias Ussing Seeberg (dir.), *Africa : Architecture, Culture, Identity*, Denmark, Michael Juul Holm og Mette Marie Kallehauge, Louisiana Museum of Modern Art, 2015

Malaquais Dominique (dir.), *Kinshasa chroniques*, Montreuil Sète Paris, Éditions de l'Oeil MIAM, Musée international des arts modestes Cité de l'architecture et du patrimoine, 2019.

Sarr Felwine, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016.

// SUR LES FEMMES ET/DANS LES VILLES

Coquery-Vidrovitch Catherine. « De la ville en Afrique noire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 61, no. 5, 2006, pp. 1087-1119.

L. D. Olvera, D. Plat, et P. Pochet, « Mobilités quotidiennes des femmes en Afrique subsaharienne », in *Femmes et villes*, S. Denèfle, Éd. Tours: Presses universitaires François-Rabelais, 2013, p. 135-153.

COMMISSARIAT D'EXPOSITION

ROSSILA GOUSSANOU

Rossila Goussanou est architecte diplômée d'État et docteure en Anthropologie.

Sa thèse de doctorat porte sur les enjeux politiques, esthétiques, culturels, sociaux et spatiaux de l'architecture de mémoire. Son analyse des sites mémoriels consacrés à la traite négrière occidentale, notamment ceux du Bénin, l'amène à interroger les phénomènes de résilience aux traumatismes collectifs, les processus de réécriture de l'histoire, les caractéristiques des espaces collectifs et symboliques ainsi que les représentations de l'histoire.

Actuellement chercheuse associée au laboratoire AAU (Ambiances, Architectures, Urbanités), elle poursuit ses activités de recherche (publication, communication).

En parallèle, elle s'est investie dans plusieurs projets portant sur la valorisation des cultures africaines, notamment des projets d'exposition, tels que le réaménagement de la Maison de l'Afrique de Nantes (2019), la scénographie de l'exposition "Femmes et esclavage" au CCRI John Smith de Ouidah (Bénin-2021), ou l'étude muséographique et scénographique du "Musée de la femme" de Foto-Dschang (Cameroun-2021). Rossila est également enseignante-vacataire à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes depuis 2016.

CINDY OLOHOU

Historienne de l'art spécialisée en art contemporain, Cindy Olohou est présidente de l'agence *Wasanii Ya Leo*. Après des études de Lettres Modernes à la Sorbonne, elle décide de se spécialiser en art contemporain d'Afrique à l'École du Louvre. En parallèle de ses études, elle collabore avec le magazine *IAM, Intense Art Magazine* et l'agence culturelle *Little Africa Paris*. Une fois son diplôme obtenu, elle part plusieurs mois au Cameroun pour travailler en tant que chargée de mission et muséologue au sein de l'association la Route des Chefferies, qui oeuvre à la valorisation du patrimoine camerounais.

Wasanii Ya Leo est une agence culturelle qui mobilise des professionnels du monde de l'art. Elle offre un service d'expertise en art contemporain à tous les acteurs du monde économique et artistique : ingénierie culturelle, commissariat d'exposition, gestion de projet, etc. C'est aussi un espace de réflexion qui centralise les questionnements autour de l'art contemporain invitant à repenser les termes et concepts attachés à l'histoire de l'art. *Wasanii Ya Leo* promeut une nouvelle cartographie artistique connectant diverses régions du monde entres elles.

« ELLE [LA VILLE] N'EST
CEPENDANT PAS QUE
FONCTIONNELLE, ELLE EST
LE LIEU D'UNE AVENTURE
COLLECTIVE ORIENTÉE
VERS DES FINALITÉS
SOCIALES, POLITIQUES ET
CULTURELLES. IL Y A
L'IDÉE D'Y FAIRE CORPS. »

FELWINE SARR